Document generated on 10/12/2024 3:58 a.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Gloria

Marie-Claude Lapalme

Number 143, Fall 2020

Sex, drugs and rock'n'roll : la jeunesse ne meurt jamais

URI: https://id.erudit.org/iderudit/93620ac

See table of contents

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Lapalme, M.-C. (2020). Gloria. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (143), 51–58.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2020

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Gloria

Marie-Claude Lapalme

Il pleut sur la Bowery. Sur tous ceux qui attendent, comme toi, que le bar ouvre ses portes. La nuit est tombée, mais toute la journée, un crachin s'est abattu sur la ville. Il fait seulement plus sombre et plus froid maintenant. Mars a des airs de novembre. Partout dans la ville, les kiosques à journaux annoncent la marche des troupes nord-vietnamiennes sur le Sud. C'est la fin, là-bas, et ici, on ne veut plus y penser. Autour de l'auvent du CBGB, les corps s'agglutinent. La fumée des cigarettes rase le sol, figée dans un brouillard psychotrope. Les rires qui fusent à travers les conversations, voix traînantes et ton rauque suggérant une intoxication permanente, trahissent l'inconfort autant que la fébrilité. Il est temps que la soirée commence. Les coiffures menacent de tomber, l'*eye-liner* de tracer des larmes noires sur les joues des femmes, et de quelques hommes aussi. Pas de parapluie en vue. Honneur oblige. Bras croisés sur la poitrine, mains enfoncées dans les poches, les rebelles résistent.

Tu frissonnes dans la veste de similicuir un peu trop grande que Judy t'a refilée avant de sortir de la voiture. Elle avait insisté : si tu voulais qu'ils te laissent entrer, il te fallait autre chose qu'un manteau d'écolière. Sans doute. Passer inaperçue ici relève du pari. Même si tu as choisi tes jeans les plus étroits, roulé jusqu'aux épaules les manches de ton t-shirt noir. Tu le portes sous le vieux cardigan rayé de Jesse, celui que tu as caché au fond de ton placard avant que votre mère ne jette ses affaires. L'acrylique noir et argent pique la peau de tes bras, de ton cou. Tout à l'heure, lorsque vous avez quitté la banlieue, entassés à quatre sur la banquette arrière du vieux Ford Galaxie que Steve a hérité de son père, Judy t'a appliqué le *blush* et le rouge à lèvres que tu n'osais pas manipuler. Tu avais abandonné après le crayon et le mascara, craignant la catastrophe. Judy, elle, n'a même pas été gênée par les mouvements du véhicule. Rien ne lui fait peur. C'est

plutôt elle qui effraie tout le monde. Même les professeurs. Toi, tu ne te maquilles jamais. Mais c'est un sacrifice nécessaire si tu veux pouvoir passer de l'autre côté, ce soir. Quand Judy t'a tendu son miroir de poche, tu as ri en apercevant ton visage. En tout cas, ça te vieillissait. C'était toi, et pas toi. Plus tu fixais tes yeux charbonneux, plus ils te rappelaient ceux d'un autre. Ceux de Jesse.

•

Ton frère avait ton âge quand il a disparu, il y a cinq ans, à l'aube de la décennie 1970. Dix-sept ans. Il a fui la maison, une nuit de printemps, et il n'a jamais donné de nouvelles. Tes parents ne l'ont pas vraiment cherché. Sa majorité approchait, et ils ne savaient plus que faire de ce fils aux allures efféminées, aux cheveux trop longs qu'il s'obstinait à couper en dégradés fous, aux paupières mal démaquillées qui, lorsqu'il s'assoyait à la table pour déjeuner, trahissaient les escapades nocturnes. Quand il était à la maison, Jesse s'enfermait dans sa chambre et écoutait 33 tours après 33 tours, juste assez fort pour qu'il soit impossible d'ignorer sa musique. Bowie, T-Rex, Velvet Underground narguaient constamment vos parents, leurs chansons comme autant de rappels de l'étrangeté de leur fils. Jesse passait des heures reclus, à dessiner, à fumer des cigarettes. À la fin, il ne prenait même plus la peine d'ouvrir sa fenêtre pour chasser la fumée. Quand tu cognais à sa porte, il décidait parfois de t'ouvrir. Il t'arrivait de ne pas le reconnaître, sur le coup. Sous l'effet des pilules ou des petits cartons qu'il avalait, ses traits se remodelaient, lui donnaient l'air fugitif d'un elfe, d'un *alien* abandonné sur Terre.

Ses illustrations te fascinaient. Assise par terre à côté de lui, tu feuilletais son carnet rempli d'êtres androgynes, créatures aux membres effilés, aux immenses yeux de biche, vénus aux manteaux de fourrure et fume-cigarette, arborant barbes de quelques jours et soutiens-gorges de dentelle. Parfois, aussi, elles étaient nues, et, le rouge aux joues,

tu détournais le regard de leurs corps enchevêtrés. Jesse te montrait alors ses personnages mi-humains, mi-machines, ses danseurs cosmiques. Il te racontait comment ils quittaient notre monde, perçant l'atmosphère de leur fuselage organique pour rejoindre des planètes au ciel pourpre, là où les gens habitaient des villes de métal liquide et ne communiquaient que par la musique.

La plupart du temps, votre mère finissait par vous séparer. Elle faisait irruption en criant à Jesse d'aérer son antre, que pensait-il de garder sa petite sœur dans une ambiance pareille, ses vêtements allaient empester, vraiment, Jesse n'avait aucune honte, elle était sûre d'avoir entendu quelqu'un fuir par sa fenêtre l'autre soir, il ne pensait quand même pas qu'il pouvait tout se permettre, il vivait sous leur toit après tout, il n'allait pas en plus pervertir la petite… Ni Jesse ni toi ne l'écoutiez bien longtemps. Tu retournais dans ta chambre, Jesse refermait sa porte, votre mère se repliait dans la cuisine. Sous le grondement de la hotte, elle se permettait une cigarette, expirant la fumée en longues poussées.

Entre Jesse et tes parents, tout s'était terminé le jour où il leur avait annoncé qu'il n'irait pas au collège. Assise sur ton lit, tu les avais entendus argumenter du salon. Jesse refusait un système qui ne lui apportait rien. Il voulait peindre, peut-être travailler sur les plateaux de cinéma. Il voulait connaître la vraie ville, vivre avec des gens qui lui ressemblaient. Tes parents lui reprochaient ses caprices, son ignorance de ce que la vie adulte exigerait de lui. Le ton avait monté. Jesse avait traité tes parents de morts-vivants, de pions banlieusards heureux de servir et de survivre. Eux avaient rétorqué qu'il finirait mal. Il était si rarement sobre, il manquait trop souvent l'école… puis, votre mère avait avoué en pleurant, devant son mari qui n'en savait vraisemblablement rien, qu'elle l'avait surpris, une nuit, embrassant un garçon au milieu de la cour arrière.

Au cri étouffé de Jesse, tu avais compris que votre père l'avait frappé. Tu avais attendu longtemps que quelqu'un parle, ensuite, mais tous trois étaient demeurés muets. Le

lendemain matin, ton frère était parti, n'emportant presque rien avec lui. Dans sa chambre, tu avais trouvé, sur les albums, la table tournante, l'édredon tombé en bas du lit, les restes déchiquetés de son cahier de croquis.

Jesse ne reviendrait pas.

Tes parents avaient fini par vider son placard, jeter ses disques. Toi, tu continuais à vivre sans faire de bruit. Parfois, tu dormais avec son cardigan serré contre ta poitrine. Les fragments de dessins que tu avais récupérés demeuraient dissimulés entre ton matelas et le sommier.

Tu étais arrivée au secondaire avec, autour de toi, la rumeur de sa disparition. Tu étais la sœur de Jesse, le drogué, le *weirdo*. Mais comme tu demeurais discrète, la curiosité a fini par retomber. Toi, tu ne te saoulais pas, tu allais à tes cours, tu n'appartenais à aucune clique. Pourtant, tu attirais les marginaux. Tu étais devenue amie avec Judy et les autres, même si tu n'adoptais pas leur style, ni tout à fait rockeur, ni tout à fait glam. Judy t'aimait bien, peut-être justement parce que tu ne faisais aucun effort pour impressionner qui que ce soit. Elle t'avait fait découvrir les New York Dolls et les Stooges. Tu ne les écoutais jamais à la maison.

•

C'est à cause d'elle que tu te trouves ici ce soir. Ses amis plus âgés, qui avaient connu Jesse, sortaient parfois à Manhattan, dans les bars où les nouveaux groupes jouaient. Ils lui avaient raconté avoir vu un jeune homme ressemblant à ton frère, quittant le CBGB un soir après que quatre gars étranges en perfecto eurent enfilé un *set* frénétique de pièces d'une minute et demie.

Judy attendait un prétexte pour se risquer à sortir à New York. Elle t'a convaincue de la suivre. Ce week-end, tes parents sont partis en Pennsylvanie, visiter ta grand-mère convalescente. Ils t'ont dispensée de les accompagner, vu l'étude et les devoirs que tu dois faire. Mais tu sais que c'est aussi l'occasion de te mettre à l'épreuve, toi, leur fille sage

qui a atteint l'âge où son frère a tout gâché. Tu les as assurés que tout irait bien, que tu ne les décevrais pas.

•

Tu touches les clés de la maison dans la poche droite de ton jeans alors que tu avances derrière Judy. Le CBGB est enfin ouvert. Encadrées par Steve et ses copains, qui ont, eux, l'âge légal, vous entrez sans qu'on vous interpelle. On a peut-être eu pitié de vous. Par une telle soirée, le courage de faire la file aussi longtemps mérite sans doute de la compassion. Ou alors, c'est simplement qu'ici, tout le monde s'en fout.

À l'intérieur, les gens se bousculent vers le bar. Les rares spots de lumière se voilent déjà de fumée. Une odeur de vieille bière monte vers toi. Tes semelles collent au plancher, à la pellicule que des années de verres renversés ont rendue permanente. Vous vous dirigez vers le fond de la salle, à droite de la scène. Judy te glisse une Miller dans la main. Tu prends une gorgée. Horrible. Le reste tiédira dans la bouteille. Un accessoire de plus. Tu gardes un œil sur l'entrée, sur les gens qui discutent, se font l'accolade, examinent le look des autres en feignant la plus complète nonchalance. Quelques-uns hochent la tête, balancent les épaules au son de *Gimme Danger*. *There's nothing in my dreams / Just some ugly memories / Kiss me like the ocean breeze…*

Tu te demandes si Jesse te reconnaîtra malgré les années, malgré ton masque de cosmétiques. S'il sera heureux de retrouver sa petite sœur, s'il te laissera appuyer ta tête contre son épaule. Tu ressasses quelques phrases, cherches les mots qui lui diraient à quel point il te manque. Combien la vie à la maison, sans lui, sans les histoires qu'il te racontait, est insipide.

Les minutes passent. Presque plus de place dans le CBGB. Judy et les gars discutent près de toi, vident bière après bière. À l'autre bout du bar, un trio s'embrasse, à la fois intense et hilare. Ils se lèchent le visage. Une main agrippe une épaule, une autre descend le long d'un dos, remonte un chandail sur

un ventre trop maigre que des ongles au vernis écaillé font mine de griffer. L'un, ou peut-être l'une, d'entre eux croise ton regard et te fait un doigt d'honneur. Geste exagéré et lent, à l'intention de tout le monde et de personne à la fois. Du spectacle. Une mise en scène déjà usée. Tu baisses quand même les yeux. Tu n'appartiens pas à cette faune. Ta poitrine se serre. C'était absurde de venir ici à la recherche de Jesse. Un coup de tête sans garantie.

Les haut-parleurs se taisent. Les gens se retournent vers la scène. Quelques cris d'anticipation. Le band s'installe. Judy te glisse son nom à l'oreille : le Patti Smith Group. Il n'a pas encore endisqué. Mais il est clair, à sentir l'énergie qui couve dans l'assistance, que les musiciens ont déjà fait leurs preuves ici. Grands, sveltes, déglingués, ils pourraient tous être Jesse. Ton frère aurait eu sa place sur une scène, une guitare dans les mains.

La chanteuse apparaît. Encore plus mince que ses acolytes, les cheveux plus courts que les leurs, une sorte de *bowl cut* hirsute, elle flotte dans le veston qu'elle porte sur un t-shirt blanc. Elle saisit le pied de micro devant elle. Du regard, elle survole le public. La femme qui se tient devant vous pourrait sembler fragile, mais tu sais qu'elle ne l'est pas. Sur son visage sans fard, tu ne décèles aucune trace de l'affectation si commune ici. Mais une fièvre, une force qui couve. Les deux mains sur le micro, elle se balance doucement, comme si elle entendait déjà la mélodie qu'elle se prépare à entamer, et qu'elle appelait à elle chacun des êtres rassemblés à ses pieds. Un temps de silence. Tu jettes un dernier coup d'œil vers la porte du bar. Jesse n'apparaît toujours pas. C'est peine perdue. Tu le sais. Tu voudrais t'éclipser, retourner chez toi, disparaître sous les draps et oublier cette soirée. Mais quelques notes de basse résonnent maintenant dans la salle. Montent peu à peu, rejointes par une voix à la fois frêle et grave, qui prononce ces mots comme une bombe à travers les amplificateurs : *Jesus died for somebody's sins, but not mine*.

Tu te retournes vers la scène. Patti a les yeux fermés. Elle se tient maintenant les côtes, les bras repliés sur elle,

elle se berce et vous berce en même temps, les mouvements de son corps suivant le rythme de ses paroles. Le ton se fait rauque, lourd. Chaque mot qu'elle prononce résonne dans la salle et s'enfonce en toi. *My sins my own / They belong to me, me*. La guitare attaque la mélodie. La pièce devient enragée, effrénée. Patti crache par terre, décroche le micro et parcourt la scène en chantant, allant d'un musicien à l'autre. La foule suit le rythme, et tu bouges la tête toi aussi, de plus en plus emportée par ce serment, cette promesse de révolte, ce refus de toute autorité, de toute entrave. Tu revois tes parents, leurs lèvres serrées, leur vie grise que Jesse n'avait pas le choix de fuir, tu te vois, toi, muette et en retrait. Et lorsque le refrain arrive, tu reconnais ce vieux morceau rock où un garçon clame son obsession pour une fille, mais la pièce est transfigurée, signifiante à présent, et ce refrain qui est aussi un prénom, que la chanteuse épelle en lettres saccadées, tu pourrais presque croire que c'est le tien.

•

Pendant le reste du concert, tu oublies un peu ton frère. Tu écoutes les paroles de cette femme, ni starlette ni vamp, ni jeune ni vieille, poétesse maudite, unique maîtresse d'elle-même, dont le charisme et la présence opèrent une séduction à la fois cérébrale et viscérale, et tu as envie de trouver ton propre langage.

•

De retour vers la banlieue, aux petites heures du matin, tu appuies la joue sur la vitre arrière du Galaxie. Judy dort, la tête contre ton épaule. Avant de s'assoupir, elle a murmuré qu'elle était désolée que vous n'ayez pas trouvé Jesse. Tu n'as rien répondu. T'es contentée de serrer sa main déjà molle dans la tienne. De l'autre côté du verre, la pluie tombe toujours. Les pneus de la voiture fendent l'eau accumulée

sur l'asphalte. Leur bruit te berce. Le long de l'autoroute, les lampadaires créent de petites îles de lumière.

Du bout du doigt, tu traces dans la buée le premier mot d'un poème.